

LA LUTTE DE CLASSES SOUS LA PREMIÈRE RÉPUBLIQUE

BOURGEOIS ET «BRAS-NUS»

1793-1797

par Daniel GUÉRIN (1904-1988)

Extraits du chapitre 11: «liquidation des hébertistes» (tome 2)

§8 - LA CRISE DES SUBSISTANCES S'AGGRAVE

Mais le véritable conflit n'était pas entre les hébertistes et Robespierre. Il était entre bourgeois et bras nus. La fermentation populaire, au début de mars, précipita la crise politique.

La situation alimentaire s'était sensiblement aggravée dans la capitale. Pour des raisons qui seront étudiées plus loin (1), les paysans s'abstenaient de plus en plus d'approvisionner Paris. Les arrivages de viande, en particulier, étaient réduits à leur plus simple expression (2). Le maximum était de moins en moins respecté.

Les observateurs soulignaient dans leurs rapports la gravité de la situation. Pourvoyeur écrivait, le 20 février: «*La disette est générale, et c'est le cri public*». Prévost: «*Il est à craindre... si cette disette dure, que le peuple ne se soulève*». Charmont: «*Il serait nécessaire que la Commune réfléchisse sur cette disette qui pourrait amener quelque mouvement*». Le 22, Latour-Lamontagne: «*Le tableau de Paris commence à devenir effrayant. On ne rencontre dans les marchés, dans les rues qu'une foule immense de citoyens, courant, se précipitant les uns sur les autres, poussant des cris, répandant des larmes, et offrant partout l'image du désespoir; on dirait à voir tous ces mouvements que Paris est déjà en proie aux horreurs de la famine*». Charmont, le 23: «*Partout ... on ne fait que parler de la misère qui nous menace. La guillotine n'est point à craindre à présent; pour mourir de faim, autant vaut la guillotine. Voilà ce qu'on dit, et ce qu'on pense...*» (3). Le 1^{er} mars, Le Harivel: «*Les boutiques... offraient le spectacle le plus déchirant. Une foule immense de citoyennes surtout attendait, en gémissant, son tour depuis cinq mortelles heures pour avoir un malheureux quartier de beurre ou autres denrées*». Rolin, le même jour: «*On assure qu'il y aura quelque révolution à ce sujet*». Jarousseau, le 6: «*D'entendre les propos qui s'y tiennent [dans les marchés], ça fait frémir...*

(1) Voir ch.12, §3.

(2) La pénurie de viande avait, outre les causes générales de la disette de toutes denrées, des causes particulières: d'abord, les achats très importants à destination des armées; ensuite, le fait que le maximum du 29 septembre 1793 n'avait taxé que la viande débitée à la livre, à l'exclusion du bétail sur pied; les bouchers astreints à vendre au détail, à la taxe, de la viande qu'ils achetaient en gros à des prix non taxés, cessèrent de fournir leur clientèle, ou ne vendirent plus que, clandestinement, à des prix de «*marché noir*».

(3) CARON, *Paris pendant la Terreur, rapports des agents secrets du Ministère de l'Intérieur*, 4.

Vous entendez différentes personnes dire à d'autres: J'aimerais mieux être mort que de vivre comme nous sommes». Prévost, le 7: «Plusieurs citoyens... dirent qu'ils craignaient qu'avant qu'il soit huit jours il y ait dans Paris une insurrection générale» (4).

Au milieu de cette misère, les profiteurs de la Révolution ne manquait de rien. Et, dans le peuple, la haine du riche grondait. *«Le peuple demande, écrivait Pourvoyeur, pourquoi, lorsque la plupart des citoyens se sont épuisés pour subvenir à tous les besoins urgents qu'exige le moment présent, il est des citoyens qui n'avaient rien avant la Révolution et maintenant affichent une opulence insultante. Ce sont ces mêmes gens, se dit le peuple, à qui rien ne coûte, et qui achètent les denrées aux prix que les marchands veulent» (5).* Tandis que les étalages du petit commerce étaient vides, dans les luxueuses boutiques du ci-devant Palais-Royal s'étalait, si l'on en croit Dugas: *«tout ce que la gourmandise a de plus raffiné»*. Et le peuple se disait: *«Les perdrix rouges, les dindes aux truffes, le mouton de pré-salé, les pâtés d'Amiens et de Rouen, tout abonde ici pour les riches» (6).*

Le 6 mars, l'orateur de la Section de Marat s'écria au Conseil général de la Commune: *«Nous voyons avec peine que les hommes les plus contraires à la Révolution ont en abondance des subsistances chez eux, tandis que les sans-culottes n'ont rien... C'est contre ces hommes surtout qui achètent douze livres ce qui au carreau de la halle ne vaudrait pas vingt sous, que les magistrats du peuple doivent exercer leur surveillance et leur sévérité...» (7).* Le 9, Perrière convenait que la *«jalousie violente du peuple contre les riches»* était un peu la faute de ces derniers. A la porte d'un fruitier, il avait vu les citoyens *«échauffés par le soleil, par l'impatience et par la presse»*, s'emporter *«en propos furieux contre des gens qui passaient en voiture bourgeoise»*. *«Oh! les scélérats, dirent-ils, ils se rient de nos maux; ils ont bien eu tout ce qu'il leur faut à la maison et de la meilleure qualité»*. Et l'observateur ajoutait: *«Il faut avouer que les heureux qui passaient ainsi en voiture avaient jeté un regard beaucoup trop riant sur la foule souffrante des citoyens» (8).*

Avec un sûr instinct de classe, les sans-culottes passèrent à l'action directe: *«Quand nous ne trouverons plus rien, disaient-ils, nous irons chez les riches» (9).* *«On entend dire partout: "La nécessité contraint la loi; où j'en trouverai, j'en prendrai" (10).* Le 20 février, une multitude de ménagères arrêtaient au marché, cinq voitures chargées de beurre et d'œufs et se firent délivrer ces denrées au prix de la taxe (11). Chez un boucher de la rue de la Montagne-Sainte-Genève, une femme, *«lorsque son tour vint d'être servie... demanda ce qu'il lui fallait de viande et, calculant à quelle somme s'en élevait la quantité sur le pied du maximum, elle remit cette somme au boucher, et lui demanda si c'était son compte: "Non, dit l'homme". - "Hé bien, répliqua la femme, si ce n'est pas le tien, c'est celui de la loi". Et là-dessus, elle se retira, malgré les cris du marchand de viande qui fut bien obligé de prendre son parti... La foule qui fut témoin de la fermeté et surtout du succès de notre héroïne, voulut absolument avoir la viande au même prix; le boucher résista; il y eut du bruit; on envoya chercher la garde, et mon homme fut emmené et mis en prison» (12).*

Poussées à bout, quelques ménagères, une minorité semble-t-il, déblatéraient contre le régime et leurs propos, si les observateurs les rapportent exactement, pouvaient être considérés comme *«contre-révolutionnaires»*. *«Que [ne] nous laissaient-ils comme nous étions? Au moins, l'on trouvait tout ce que l'on*

(4) CARON, *Paris pendant la Terreur, rapports des agents secrets du Ministère de l'Intérieur*, 5.

(5) CARON, *Paris pendant la Terreur, rapports des agents secrets du Ministère de l'Intérieur*, 4: 11/02/94.

(6) CARON, *Paris pendant la Terreur, rapports des agents secrets du Ministère de l'Intérieur*, 4: 28/02/94.

(7) *Journal de la Montagne*, 2, 914, n°115, 08/03/94.

(8) CARON, *Paris pendant la Terreur, rapports des agents secrets du Ministère de l'Intérieur*, 5.

(9) CARON, *Paris pendant la Terreur, rapports des agents secrets du Ministère de l'Intérieur*, 4, (observateur: MONIC, 11/02/94.

(10) CARON, *Paris pendant la Terreur, rapports des agents secrets du Ministère de l'Intérieur*, 4, (observateur: CHARMONT, 28/02/94).

(11) CARON, *Paris pendant la Terreur, rapports des agents secrets du Ministère de l'Intérieur*, 4, (observateur: ROLIN, 21/02/94).

(12) CARON, *Paris pendant la Terreur, rapports des agents secrets du Ministère de l'Intérieur*, 4, (observateur: PÉRRÈRE, 19/02/94).

désirait avec son argent». «Ah! foutre! si je ne me retenais, j'enverrais faire foutre le nouveau régime» (13). «Il nous faut un chef, nous ne pouvons nous en passer» (14). «Vive l'ancien régime, nous avons de tout en abondance» (15).

Mais l'avant-garde sans-culotte cherchait bien plutôt, encore que d'une façon maladroite et impuissante, à pousser plus loin la Révolution ou bien elle se laissait aller à une révolte du désespoir. Des placards anonymes apparurent sur les murs : « Sans-culottes, disait l'un d'eux, il est temps, fais battre la générale et sonner le tocsin, arme-toi et que cela ne soit pas long, car tu vois que l'on te pousse à ton dernier soupir. Si tu veux me croire, il vaut mieux mourir en défendant sa gloire pour sa patrie que de mourir dans la famine où tous les représentants cherchent à te plonger. Méfie-toi, il est temps. La guerre civile se prépare. Tu fais un jeu de tous les scélérats qui gouvernent soi-disant la République... » Le 2 mars, ces placards furent dénoncés par l'administration de police comme une manœuvre de la contre-révolution (16). En réalité, les bras nus cherchaient une issue politique à la crise. Et comme aucune avant-garde consciente ne leur indiquait cette issue, ne pouvait, vu les conditions objectives de l'époque, leur indiquer cette issue, ils piétinaient dans une impasse.

(13) CARON, *Paris pendant la Terreur, rapports des agents secrets du Ministère de l'Intérieur*, 4, (observateur: MERCIER, 20/02/94).

(14) CARON, *Paris pendant la Terreur, rapports des agents secrets du Ministère de l'Intérieur*, 5, (observateur: HANRIOT, 09/03/94).

(15) CARON, *Paris pendant la Terreur, rapports des agents secrets du Ministère de l'Intérieur*, 5, (observateur: HANRIOT, 10/03/94).

(16) MATHIEZ Albert, *La vie chère et le mouvement social sous la terreur*, 1927, 546 et note (A.N. W76).